

Ça ira mieux quand on sera mort

Roman de guère



**Jean-Yves
MÉREAU**

*5 dessins sur
une même page*

1997-2019 2019

librinova



Jean-Yves Méreau

Ça ira mieux quand on
sera mort

Roman de guère

© Jean-Yves Méreau, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-3550-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Et même si c'est pas sûr,
C'est quand même peut-être
Parce que les autres veulent pas
Les autres, ils disent comme ça
Que je suis tout juste bon
A écorcher les chats.
J'ai jamais tué de chats
Ou alors, il y a longtemps
Ou bien j'ai oublié
Ou ils sentaient pas bon. »

Jacques Brel *Ces gens-là*

À Lille, on ne dit pas la gare mais la guaièrrre, en écrasant bien cette étrange triphongue et le quadruple rrrr qui la suit.

C'est vrai que la vie n'est qu'un hall de gare où l'on croise sans cesse ce personnage qui est notre double fuyant et que nous croyons être nous-mêmes dans une étrange perception de ce que nous appelons la réalité et qui n'a pas en fait d'existence pérenne.

Et qui, qui, qui et que, queu, queue.

Nous passons notre temps à nous chercher et nous croiser sans nous connaître ou nous reconnaître dans des existences simultanées, successives et superflues.

La vie est une guerre entre tous nos nous-mêmes entremêlés et souvent contradictoires, entre notre excès de confiance et nos abus de conscience, entre ce que nous voyons des autres et ce qu'ils croient être eux-mêmes. La vie est celle de tous les autres qui n'existent plus dès que nous ne les voyons plus.

La vie est un roman puisqu'elle n'existe pas encore et que, l'instant d'après, elle n'existe déjà plus. Chaque seconde, elle-même divisible à l'infini, n'est que la vie, tout le reste n'en est que la mémoire qui disparaîtra avec nous ou de l'avenir qui ne sera peut-être jamais. Parfois l'avenir cesse d'un seul coup à la rupture d'un anévrisme, dans un soudain AVC, d'un coup de fusil dans un subit désespoir.

Et alors, comme disait Aimé, Désiré Devosgelaere : « L'avenir n'est plus ce qu'il était. »

La vie est donc un roman de guerre, ni autobiographie puisqu'en fait nous n'existons pas ou plus en dehors de l'instant, de notre mémoire et

de ses illusions, ni création car tout est dans la réalité inscrit dans une perpétuelle invention et disparition.

Un roman de rien, un roman de guère.

Comprenne qui voudra !

PREMIER MOUVEMENT

1

Nous courions comme des fous dans cette ville endormie, aux quatre coins de cette ville obscure, recroquevillée dans le brouillard et la fumée. Nous courions à la recherche de nous ne savions pas quoi.

Nous criions comme des ânes, mais la ville était sourde et la pluie obstinée. Nous beuglions comme des sourds, mais la ville était aveugle. Aujourd'hui la ville est folle, à son tour, toujours sourde et muette, aveugle et estropiée. La ville est une polyhandicapée.

C'était une époque formidable, emplie de vrais génies et de fort minables. Ni les uns ni les autres ne le savaient encore. Ils croyaient être maîtres de leur destin, invités de marque au festin de l'avenir. Ils sautaient gaiement les filles ou se rongeaient les sangs. Parfois les deux. Simultanément ou alternativement.

Allez savoir !

Ils roulaient des joints ou fumaient du foin. Les plus audacieux allaient à bicyclette en Belgique acheter des cigares ou du tabac de Semois, « fine coupe » « *fijne snede* ». C'était un tabac à rouler vendu dans de grands cornets de papier bistre comme des cornets de frites. En grosse coupe, on en bourrait de courtes pipes ; en fine coupe on en faisait de maladroites cigarettes abandonnant dans la bouche des filaments de tabac, recrachés d'un bref *Pfft*. Ils se moquaient bien du proverbe belge qui affirmait : « Tant qu'il y aura de l'herbe en Belgique, il y aura du *toubaque* pour les Français. » Ils fraudaient bravement, se faisaient prendre parfois, rougissant et tremblant devant des gabelous jouant les matamores de quatre sous devant des timides à vélo.

Nous courions, comme d'habitude, ce soir-là, à la recherche d'un bistrot dont nous n'étions pas définitivement virés pour grivèlerie. C'est comme ça que les flics et les bourgeois appellent ce sport fameux qui consiste à repérer une terrasse mal surveillée ou une table à proximité de la sortie et à s'y s'installer en bande. Puis les compères s'en vont un à un sans que le loufiat n'y fasse attention. Les trois derniers ont intérêt à faire fissa pour s'envoler, discrètement, à un moment de distraction des tenanciers ou de ses serveurs. C'est fou ce que ces gens-là sont vigilants. Même endormi à son comptoir, le clope éteint au bec, le bistrotier détecte infailliblement les moineaux qui s'égaient sans payer, et s'éveille comme un diable ; fusil sous le comptoir s'il le pouvait. Nous étions redoutables à ce jeu. Les taverniers nous détestaient.

Nous courions comme des fous quand la ville s'embrasa. Un beau bâtiment partit ce soir-là en torche. Il était bondé de costumes serrés sur des cintres, dans ses trois étages d'exposition de prêt-à-porter. Le nylon, le rislan, le tergal offrirent un démarrage idéal au feu qui, ensuite, s'éternisa, s'amusant dans la laine des lodens et des cabans, folâtrant dans les cartons pleins de fringues pas encore déballées et qui, serrées étroitement dans leurs paquets, tentaient de résister, tandis que la soie des chemises s'envolait en papillotes fulgurantes, comme des papillons de nuit aux ocelles phosphorescentes, éveillés et indisposés. Elles allaient au hasard du ciel pendant que, sur la foule, retombaient des noirets. La fumée puis les flammes sortirent d'abord par toutes les fenêtres après que la grande vitrine se fut effondrée. Enfin, la charpente s'embrasa. Les tuiles explosaient, projetant en contrebas des débris brûlants. Les poutres étaient incandescentes. Les pompiers s'affairaient, n'en pouvant mais. Ils tentaient aussi de repousser les curieux, toujours avides de s'approcher au plus près. Le brasier était intense. Les immeubles voisins se boursouflaient de chaleur tandis que la façade se gondolait. On avait évacué les quelques habitants qui demeuraient encore, de ci de là, dans les interstices de ces bâtiments entièrement voués au commerce et au stockage. Petit à petit, les planchers s'effondrèrent dans des fulgurances. Entre les murs ne subsistaient que des moignons de poutres rougeoyantes et fumantes. Le rez-de-chaussée était empli d'un immense amoncellement de débris d'où sourdait une épaisse fumée. Le lendemain matin, on y verra les ossatures tordues des

portants, les bras désarticulés des chevrons, les membres raidis des poutrelles métalliques, toute sorte d'objets plus ou moins reconnaissables, fumassant encore, englués dans un magma noir d'où dégoulinait une eau boueuse.

La librairie voisine avait souffert de la catastrophe. Le matin, nous fouillions sur le trottoir le tas de tout ce qu'on en avait extirpé, sous l'œil complaisant des pompiers, bien trop occupés à arroser les décombres sans se soucier d'une bande de jeunes dépenaillés, affairés à se noircir dans cette suie diluée. *La Nausée* et *L'Étranger* étaient réconciliés dans les cendres détrempées. Nous étions fous de livres et espérions trouver dans l'autodafé, une *Pléiade* miraculée, au papier bible à peine humide. C'eût été une aubaine que de rencontrer Jean-Jacques Rousseau dans cet état semi sauvage. Je ne sais plus ce que nous ramenâmes. Le bâtiment resta, lui, de longs mois, squelettique fantôme dans le ciel de la ville. Le brouillard s'y écharpait dans les fenêtres béantes, filant vers le ciel par la toiture disparue. Parfois le soleil nimbait le tout entre crachin et ciel bleu, dans ces intermittences secrètes des ciels flamands. Cela donnait un paysage fantasmagorique, hallucinant, trame de déraison au plafond livide de la ville, décor sauvage auquel les passants finirent par ne plus prêter attention.

Roquenbeller passait tous les jours devant la ruine. Ce Roquenbeller, Van Roquenbeller plus exactement, nous l'avions surnommé Rock'n beller et nous l'appelions Rocka Billy. Ne s'offusquant pas quand nous lui disions, sans aucun ménagement : « Salut, Rocky ! », il était notre complice. Vieux psychiatre, il soignait tous nos maux, notre vague à l'âme comme nos crises de foi, et surtout nos maux d'amour. Fort de convictions anarchistes, il faisait plus encore. En ces temps où la pilule n'existait pas ou était réservée aux femmes dûment mariées, il fallait se débrouiller. Nos nuits agitées se terminaient souvent, quelques semaines plus tard, par des suées froides et des journées d'angoisse. « C'est toujours pas venu ! » Alors, nous allions voir Rocka Billy, le seul qui acceptait, gratuitement en plus, de pratiquer des avortements dans son grenier aménagé quand il était impossible de filer en Angleterre ou en Hollande, faute d'argent, ou d'avoir mis trop de temps à le rassembler. Il nous demandait juste de nous procurer un peu de matériel stérile, ce qui était toujours fait auprès de comparses étudiants en médecine qui, au cours d'une garde, volaient l'indispensable. S'il refusait tout paiement, il ne dédaignait pas un peu de shit ou d'herbe. L'un d'entre nous revenait toujours la veille de Katmandou, opportunément ; ou plus modestement d'Amsterdam ou d'une soirée au Muze à Anvers. Il ne crachait pas, non plus, sur le whisky que nous ramenions des boutiques *duty-free* quand nous passions en Angleterre. C'est drôle comme, depuis la création du Royaume-Uni en 1707, on dit toujours l'Angleterre et non la Grande-Bretagne. L'alcool coulait à flot sur les bateaux. Les cigarettes étaient abondantes dans ces marchés flottants, exempts de taxes. Cela nourrissait une active contrebande tout à fait officielle, fournissant notre petit marché commun.

Les filles s'allongeaient dans son grenier sur un divan couvert de plaids et de poufs. Une amie leur tenait la main pour les rassurer. Rocky leur disait en riant pour détendre l'atmosphère : « Tu es la sage-femme et je suis le sage homme. » Un interne de nos connaissances tenait le rôle de l'infirmier. Il avait aussi servi de relais quand il avait fallu chercher